

Madame la Présidente,
Monsieur le vice-Président,

Merci de m'accorder la parole en votre auguste enceinte.

« Je vous suis très obligé de cette ouverture, car je la regarde comme participant de la démarche qui doit nous procurer l'heureux succès que nous attendons de notre entreprise. » Merci. Un aveu maintenant : le compliment que je viens de vous adresser n'est pas de ma plume, mais de l'auteur du conte arabo-musulman connu de tous sous le titre d'*Aladin ou la lampe merveilleuse*. Ce conte qui de la grotte ténébreuse à la lampe merveilleuse, est une allégorie évidente du passage des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance, de l'enseignement du mépris à l'enseignement de l'estime, bref l'expérience du pont entre cultures. Autrement dit, celle du projet Aladin, si bien nommé. Car, au moment même où au XVIIIe siècle, Galand, le traducteur, faisait connaître Aladin à l'Europe, Newton, le physicien, lui, écrivait : « Les hommes élèvent toujours trop de remparts et ne lancent jamais assez de ponts. » Et c'est donc à définir les conditions qui, de nous tous, devraient faire des pontifes, au sens latin de pontifex, c'est-à-dire de « jeteurs de ponts », c'est de ces conditions que, Madame la Présidente, Mesdames, Messieurs, quelques minutes durant, je souhaiterais vous entretenir.

Car lorsque des cultures, des civilisations sont appelées, comme en ce monde, à cohabiter, à co-habiter, en deux mots, c'est-à-dire à dépasser leur simple juxtaposition, sans perdre pourtant l'essentiel de leurs propres valeurs identitaires (à quoi conduisent les syncrétismes naïfs et inefficaces ou, pire, l'assimilation appauvrissante et antithèse de l'intégration), lorsque donc, dans le village planétaire l'heure a sonné de la cohabitation véritable, il convient, je le crois, d'oser aller vers l'autre en se risquant à tout dire, y compris ce qui risque de fâcher. Sinon, la rencontre ne sera rien de plus qu'un aimable jeu de dupes. Quelle tristesse ! Pour éviter cela, Mesdames, Messieurs, il nous faut d'abord constater que, oui, sur cette planète, nous sommes tous inégaux. Inégaux, en ce sens qu'il y a des petits et des grands, des gros et des maigres, des riches et des pauvres, des intelligents et des moins doués, et ainsi de suite. Mais il y a un domaine, un seul, où, sans conteste aucune, nous sommes tous absolument égaux et c'est en humanité. En cela, rigoureusement, nous sommes égaux. Personne n'oserait d'ailleurs le contester, sauf un : le raciste, le vrai (pas le vilain misogyne ou l'affreux xénophobe) mais le vrai raciste, celui qui croit que, même en humanité, nous sommes inégaux et qu'il existe donc des surhommes et puis de sous-hommes, qu'il est donc en droit de persécuter, voire d'exterminer. Celui-là doit être combattu avec la dernière des énergies, parce que nous savons où il nous conduit tous.

Mais, voyez-vous, il ne suffit pas de proclamer, la bouche en cœur, qu'en humanité nous sommes tous égaux. Encore faut-il d'abord s'en persuader soi-même, de tout son cœur et de toute son âme, avant d'essayer d'en persuader les autres. Et la démarche n'est pas simple. Elle demande un long travail sur soi-même qui tient de la catharsis. Et je m'explique.

Dans nos sociétés, qui se veulent meilleures qu'elles n'ont été, le temps est venu chers amis d'abolir la tolérance, mais oui, la tolérance. Parce que sous le couvert de son apparente bienveillance, la tolérance est empreinte de condescendance. Ainsi le disait d'ailleurs Littré qui, dès le XIXe s., définissait la tolérance comme « condescendance, indulgence pour ce qu'on ne peut pas empêcher, ou que l'on ne veut pas empêcher. » Ainsi le dit aujourd'hui Larousse pour qui la tolérance est « l'acceptation de pratiques ou d'opinions que l'on ne partage pas, voire que l'on réprovoque. » Mais, j'ajoute, que l'on supportera. Dans quelles limites ? Nul ne le définit ! Jusqu'à quand ? Nul ne le dit. C'est pourquoi il est temps de remplacer la tolérance par la reconnaissance de l'autre à égalité, non malgré sa différence (ça c'est de la tolérance) mais en raison de sa différence.

Evidemment, pour cela, je dois connaître cet autre, découvrir son être au monde, les espoirs et les espérances qu'il entretient, les valeurs qu'il nourrit, pour découvrir, heureusement presque toujours, qu'en profondeur, même si nos formes d'expression peuvent différer, nos valeurs sont très ressemblantes. Sauf à découvrir, peut-être aussi, que les valeurs prônées par l'autre sont des non-valeurs parce que, précisément, elles nient notre égalité en humanité. Mais, à moins de ce fâcheux constat, c'est au déchiffrement de l'autre qu'il nous faut aller et, pour cela, réserver un sort à la pernicieuse synecdoque du particulier pour le général qui sommeille en nous tous. Et, là encore, je m'explique.

Nul n'ignore que nous pensons et que nous parlons par figures de pensée et figures de mots. Quand, Mesdames, Messieurs, je dis que « j'ai un toit », j'entends par là, en étendant l'idée de toit à tout ce qu'il recouvre, que j'ai une maison. C'est la synecdoque de la partie étendue au tout. Quand je dis que « le Belge aime la frite », j'entends par là que tous les Belges ont toujours aimé toutes les sortes de frites et qu'ils les aimeront à jamais. C'est, bien sûr, faux. En l'affirmant, je le sais, mais ce n'est pas grave. Par contre, quand je dis – et délibérément je ne finirai pas mes phrases : Le Chinois est ..., le Japonais est ... le Nègre est ..., le Tsigane est ..., l'Arabe est ..., le Juif est ..., j'arrête là, mais maintenant nous pouvons tous rougir de honte et fixer la pointe de nos chaussures parce que nous avons tous meublé mes silences. Et nous pourrions même pleurer, parce que la synecdoque du particulier pour le général est le véhicule le plus répandu et le plus efficace de tous les préjugés, en ce que cette figure de pensée étend les caractéristiques d'un seul à tous les autres, sans distinction. Du même coup, elle répand également l'inacceptable notion de responsabilité collective à travers le temps et comme à travers l'espace. Et c'est terrifiant, parce que cette forme de pensée coupable est difficile à combattre, sauf par l'éducation, et l'instrument qui la promeut, j'entends par là l'enseignement. Mais il s'agit-là d'un travail lent et par conséquent des plus frustrants. Car si dans les relations humaines la destruction de l'autre apporte le plus rapide des soulagements aux frustrations, la construction avec l'autre, elle, reste toujours décevante, justement parce que elle est lente et donc, par sa nature même, frustrante.

Alors, à ce compte-là, faudrait-il donc abandonner tout espoir de guérison ? Certes non, mais le remède est douloureux. Il consiste à se frapper la tête, chaque fois qu'on s'est surpris à dérapier mentalement du particulier au général ; et à se mordre les lèvres chaque fois que l'on a osé articuler une telle pensée. Et, le temps aidant, oui, on arrive à changer. Si bien que, guéri, on peut oser aller vers l'autre, lancer vers lui des ponts, traverser ces ponts pour, enfin, découvrir, arrivé sur l'autre rive, que l'autre était vraiment.

Le projet Aladin, que nous lançons aujourd'hui en Belgique ne vise à rien d'autre. Dissiper le préjugé par l'information donnée, après avoir résolu l'autre à recevoir l'information. Ni plus ni moins. Et c'est déjà beaucoup. Les institutions d'enseignement et les universités constituent – quoique pas seuls – les meilleurs relais pour cela, car même si elles sont, les universités, des tours d'ivoire, elles produisent chaque année assez de mandarins capables de porter le savoir éclairé là où leur statut d'intellectuels leur fait devoir de le répandre.

En 1892, le Français Maurice Barres disait de nous : « les Belges offensent souvent notre goût, mais ils ont l'intelligence hospitalière. C'est une grande vertu intellectuelle. »¹

Et, certes, Mesdames, Messieurs, notre pays n'est grand ni par le nombre de ses habitants, ni par son poids politique ou économique. Mais il est remarquable par la variété des cultures qu'il abrite, par sa capacité d'accueil à la pensée d'autrui et par son degré de civilisation qui le porte à verbaliser ses conflits ou lieu de les vider à la pointe du sabre. De ce fait, il offre, à mes yeux du moins, un espace tout désigné pour un développement particulier du projet Aladin, un développement au fil duquel, d'effet miroir en effet miroir, il contribuera, par la connaissance partagée, à dissiper les préjugés de ceux qui auront accepté d'entrer en dialogue, un dialogue au sens le plus vrai mot, celui qui veut que dialoguer signifie « échanger des mots pour trouver un terrain d'entente ».

Merci

Thomas Gergely
Professeur de l'Université libre de Bruxelles
Directeur de l'Institut d'Etudes du Judaïsme à l'ULB

¹ *Figaro*, 4 juillet 1892